



Bruno Salazard

OOKPIK

Bruno Salazard

Ookpik

© Bruno Salazard, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8389-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : Margaux Danesi

Tes yeux perçants et amusés observent la décomposition des hommes sans repère. La nuit, j'écoute fredonner l'oiseau à l'innocence retrouvée qui prend son envol vers les étoiles lorsque le jour se lève.

CHAPITRE 1

Je n'aime pas les gens.

Aucun, personne.

Ce n'est même pas une question de physique. À la rigueur, je peux rester un moment avec un édenté qui pue la vinasse et la plaie purulente. Faire la conversation à un gars à la tête gominée ou à une gazelle aux longs cheveux blonds, je ne peux pas. Passe si c'est un vieux parchemin magnanime à la tignasse blanche, mais j'ai quand même envie de fuir quand dix minutes sont écoulées.

Nait-on misanthrope ? Ou bien le devient-on en côtoyant la nature humaine ? Je ne connais pas d'animal misanthrope vis-à-vis de son espèce. Peut-être quelques solitaires qui se tiennent à l'égard de la meute.

Je ne sais pas si je déteste l'autre ou si sa présence ne m'intéresse pas. Je n'éprouve aucune envie de rencontrer les gens. Je n'aime pas ce qu'ils sont, ce qu'ils font. J'anticipe la déception qui arrive toujours. J'ai cherché le sage qui me ferait changer d'opinion. Dans les bouquins, dans les voyages, dans l'obscurité de nuits de défonce, dans la clarté des soleils du Sud. Je vous reparlerai de quelques types qui m'ont filé la trique du cerveau. Il y avait quelques femmes aussi, mais je n'aurais pas dû m'y attacher ou coucher avec. Je vous raconterai.

En cette journée d'octobre, c'est maintenant définitif.

Je n'aime pas les gens.

Aucun, personne.

CHAPITRE 2

Pourtant ma vie avait commencé sur un air classique, rassurant. Une naissance à créer un bon ingénieur, éventuellement un astrophysicien un peu perché.

Cela dit, je crois que je n'ai pas compris mon arrivée sur la terre ferme. Aussitôt que ma tête émergea du vagin, je ressentis une violente agression. Les alarmes fluorescentes et stridentes des appareils de surveillance de la salle d'accouchement, les cris de ma mère, la voix grave du gynécologue, le timbre aigu de la sage-femme. Après neuf mois d'écoute des fausses notes de la guitare de mon père, la douce mélodie de musiques tibétaines, blotti dans un liquide bien chaud où je flottais, la peau flétrie, les orteils en éventail, se retrouver dans un brouhaha assourdissant avait provoqué ma première envie de fuite. La vie est sacrément mal foutue. Tu commences par le meilleur, neuf mois de baignade en eau chaude, nourri, blanchi à l'œil. Au fur et à mesure des semaines de gestation, tu te débrouilles correctement dans l'exiguïté de ton bocal. Tu participes à des jeux imposés. Je crois avoir senti que ça faisait plaisir aux parents et à la sage-femme. Le gynéco, lui, n'exprimait pas grand-chose. Il regardait probablement sa montre ou le cours de la bourse, comme je l'ai compris plus tard.

Le premier jeu dont je me souviens, c'était de montrer son appendice de virilité pendant l'échographie. Ça fonctionne à tous les coups. Tu entends des ouah, des oh, des et bien dis donc. Le son est un peu déformé par le matelas graisseux du ventre de ta douce mère ou alors mes oreilles n'étaient pas encore bien développées. Enfin, tu comprends qu'exposer la petite saucisse qui pousse entre tes cuisses, ça produit des hormones joyeuses chez tes ascendants. Pas vraiment pudique, je participais avec plaisir à cette distraction. Plus tard, je préférais exhiber mes pieds, taille quarante-six à seize ans, plutôt que mon braquemart. Je reviendrai sur la plénitude des pieds sans entraves.

Quelle douce existence dans l'utérus dilaté ! Profitant de cette villégiature dorée, je m'étais étoffé assez vite et après six mois, je crois que j'étais un peu serré dans la matrice maternelle. Mais la position me permettait de tripoter le cordon ombilical comme la corde d'une harpe. Je n'étais probablement pas conscient de la dépendance de ma vie à ce tuyau blanchâtre qu'un coup de ciseau brutal trancha quelques secondes après ma sortie.

Baignant dans ce fluide à la température idéale, je tétai de temps en temps mon pouce quand ça secouait un peu et que les vagues dans le liquide me

donnaient la nausée. Je pensais que mes géniteurs parcouraient le monde dans leur Lada. Mais peut-être pas. Pourtant ils avaient soif de découverte. À mon arrivée sur la terre ferme, peu de siestes eurent lieu dans mon lit à barreaux en pin. Il y avait toujours un coin de campagne, un village, un restaurant, une exposition de peinture pour attirer les parents qui compensaient probablement une enfance trop casanière. Ils éprouvaient un besoin viscéral de voir du « beau ». Du siège auto, j'observais surtout des bâtiments métalliques franchement disgracieux, alignés comme la rue de la Paix quand tu termines une partie de Monopoly. Et puis j'écoutais le bruit du moteur de la Lada. Si le mistral soufflait, j'avais trouvé une technique de raccourcissement du cou qui me bouchait correctement les oreilles. Car la voiture prenait l'air par tous les recoins. « Elle respire », disait mon père. Grâce à cette position, j'étais un peu plus tranquille pour rêver au liquide qui atténue les agressions du monde réel. Mais tout ceci m'apparut bien plus tard, en sortant de ma bulle de neuf mois, après avoir compris l'atrocité de l'existence avec les pieds sur terre.

Le jeu le plus stimulant de ma vie intra-utérine fut le retournement. J'ai franchi cette étape alors que je me trouvais bien à l'étroit dans mon sac. Ma mère, devant l'insistance de la clique gynécologique, s'obstinait à se contorsionner, une fois le pont indien, une fois le pont passif, enfin, des positions plus ridicules les unes que les autres. Il faut dire que la pression extérieure était forte pour éviter que je tente de sortir le cul en bombe. Dès lors que ma tête allait se mettre en bas, l'exit s'approcherait à grands pas. Pourquoi ne pas me laisser tranquille, dans ma posture du lotus, tripotant mon cordon ? Si j'avais su, et que le choix était proposé au rôti de quatre kilos que j'étais, j'aurais poursuivi mon existence, confiné, mais heureux. Mais je sentais que la peine envahissait ma mère. J'acceptais donc, deux jours avant le grand saut, le jeu de la culbute. Je crois que c'était lors d'un pont indien qui faisait grimacer ma génitrice, et rire son partenaire, en l'occurrence mon fournisseur de quelques gènes. À propos de gènes, je tiens à informer les spermatozoïdes et ovules qui s'apprêtent à mélanger leurs acides nucléiques, que la première injustice de la vie te frappe de plein fouet au stade où tu n'es qu'une cellule. Ou deux. Enfin, tu démarres une existence de quelques dizaines d'années, ou moins selon ta destinée ou ton choix, sans être autorisé à sélectionner tes gènes. Moi par exemple, ma priorité aurait été un gène black. L'enchaînement d'acides nucléiques qui te dope la mélanine de la peau et en même temps les muscles fessiers. Et surtout les dreadlocks. Tu t'installes une petite table, tu alignes les gènes des parents et tu fais le tri. Cholestérol élevé, non, je jette. Oreille musicale, OK, je prends.

Odorat puissant, j'oublie. Dépendance à la clope, je mets de côté. Finalement, je garde celui-là, il servira pour aller avec Gout de la solitude. Si on avait le choix des gènes, il y aurait moins de crétins, je suis sûr. Mais peut-être qu'ils sélectionneraient tous la tête de Barbie pour les filles et de Tom Cruise pour les mecs.

Pour en revenir à ce retournement, j'ai oublié de vous dire que j'ai un crâne volumineux. Et la cause, ce n'est pas le tas de bouquins que j'ai lus, car dès les premières échographies, avant la naissance, le gynéco s'y reprenait à trois fois pour mesurer le diamètre de ma boîte à cerveau. Comme la calebasse était imposante et que les reins étaient dilatés, déjà un peu fainéants, il s'imagina que j'étais trisomique. Des examens poussés exclurent cette hypothèse, ce qui n'empêcha pas mon père de regarder discrètement mes paumes de main à la naissance pour vérifier que je possédais bien les deux lignes de cœur et de tête. Car le problème du trisomique c'est qu'il n'en a pris qu'une, en général le cœur. Le plateau émotions de la balance est beaucoup plus lourd que le plateau réflexions. Cela dit, ma ligne de tête est parfois gênante. J'ai bien tenté vers l'âge de douze ans de la poncer au papier de verre lorsque j'ai compris que mes nuits sans sommeil étaient liées à l'enchevêtrement de neurones dans ma boîte crânienne trop grande. Mais à part des brûlures et l'impossibilité de me baigner pendant une semaine à cause des pansements, je n'ai pas ressenti d'amélioration.

Mon père fut donc rassuré par le nombre correct de chromosomes dans mes cellules et satisfait par la coupe franche du cordon ombilical qu'il avait réalisée sous le regard du gynécologue. Le nombril cicatriza ainsi magnifiquement, sans les boursouflures ou abysses sombres que je découvrais plus tard chez certains copains. Pourtant, cette section brutale du cordon a marqué les premiers mois dans mon transat. Un peu comme le plongeur relié à l'oxygène du bateau par un long tuyau jaune qu'un camarade farfelu s'amuse à trancher avec son opinel aiguisé. L'homme-grenouille est secoué par l'arrivée soudaine d'eau salée dans son gosier et dans la panique qui suit, il emmêle ses palmes et perd du temps pour remonter, ce qui lui procure une hypoxie cérébrale légère mais suffisante pour provoquer quelques mois plus tard une dépression essentielle. Et il rejoint alors, le cerveau ramolli par la privation temporaire d'oxygène, le véritable univers batracien d'un mois d'août, trempant ses pieds dans l'eau chaude verdâtre, le regard vide et la bouche ouverte en attendant la mouche suicidaire qui terminera sa vie dans son estomac.

Dès la sortie de la maternité, je compris donc que ma vie aquatique était bel et bien terminée. J'entamais alors mon existence terrestre dans une petite ville de la

côte méditerranéenne.